

## PRÉFACE

ON NE LOUERA JAMAIS ASSEZ LE SEIGNEUR en publiant les merveilles qu'Il opère dans ses saints ; et il est très difficile d'en voir d'aussi grandes que celles qui se pressent dans la vie des deux frères, Théodore et Marie-Alphonse Ratisbonne.

Trop peu connus jusqu'ici, malgré le bruit qui se fit autrefois autour de leur nom, ces illustres convertis ont écrit « une page singulièrement instructive et émouvante de l'histoire de l'Église au XIXe siècle « on ne peut la lire : sans ressentir une impression profonde, celle qu'on éprouve en se trouvant à chaque instant en face de l'action directe de la grâce divine.<sup>1</sup> »

Rien, de plus attachant que la carrière mouvementée et féconde de ces grands serviteurs de Dieu. Rien de laborieux et d'admirable comme leur apostolat qui est, aujourd'hui encore, par ses fruits durables, l'honneur et la consolation de l'Église et de la France.

Nés à Strasbourg, l'un en 1802, l'autre en 1814, au sein d'une famille israélite riche et bienfaisante, ils arrivent tous deux à la foi chrétienne par des routes différentes : Théodore, après de longues et pénibles recherches, dans le calme de la réflexion et la pleine maturité de l'esprit, guidé en dernier lieu par cette vénérable Mlle Humann à qui Dieu donna d'avoir une si sainte influence sur M. Bautain et sur ses disciples ; — Alphonse, terrassé par un coup de la grâce, « vrai et grand miracle », dont Rome proclama bientôt l'authenticité, dont elle célèbre encore chaque année l'anniversaire par des fêtes d'une splendeur inouïe, dont elle a inséré la relation dans l'office propre de la *Manifestation de l'Immaculée Vierge de la Médaille miraculeuse*<sup>2</sup>.

---

1 Card. Perraud, de *l'Académ. Française*, lettre du 25 octobre 1903.

2 Ve Leçon des Matines.

— « Je ne sache rien de plus propre à éclairer et à toucher les Israélites d'e bonne foi, écrivait le Cardinal Perraud<sup>1</sup>, que la conversion au christianisme de ces deux frères, si sincèrement attachés aux traditions de la Synagogue et amenés à la pleine lumière par des voies et dans des circonstances dont plus d'une rappelle l'œuvre de grâce accomplie dans l'âme de l'ardent pharisien, du persécuteur acharné de l'Église naissante, du complice de la mort de saint Étienne, devenu tout d'un coup le grand saint Paul, l'apôtre intrépide et infatigable de l'Évangile de Jésus-Christ.

— « A eux tout seuls, et sans qu'il soit besoin de recourir aux discussions de textes, de semblables faits dont l'exactitude ne saurait être mise en doute, constituent une apologie péremptoire et très saisissante de la divinité du christianisme.

— « Puissent beaucoup des anciens coreligionnaires de Théodore et de Marie-Alphonse faire à leur grand profit l'expérience d'une méthode si accessible à toute âme de bonne volonté. Je défie que l'on poursuive jusqu'au bout la lecture de leurs deux biographies, fraternellement entrelacées l'une à l'autre, sans que l'on s'écrie avec David : — « *La vérité ! c'est Dieu qui a opéré ces merveilles, et nous les voyons de nos yeux<sup>2</sup>.* »

Les Pères Ratisbonne sont voués à une même œuvre : promouvoir, hâter par la prière, le dévouement, le sacrifice, l'entrée du peuple juif dans la grande famille chrétienne. Cet apostolat prélude, en secondant les conversions partielles, à une conversion générale, en apparence irréalisable, mais formellement annoncée par saint Paul, ce converti du judaïsme dont Dieu a justement fait l'apôtre des nations.

Il semble pourtant que les deux frères doivent porter toujours, dans des rôles parallèles, la marque distinctive de leur vocation.

---

1 Lettre du 30 juin 1904.

2 Ps. CXVII.

Au Père Marie, l'illumination soudaine, le jet ardent et spontané. A son frère, la mise en œuvre calme, réfléchie, lentement élaborée dans la prière et l'étude attentive des volontés de Dieu.

Au miraculé de Saint-André *delle fratte*, l'élan impulsif parti du cœur de sa céleste Mère. Au Père Théodore, la direction prudente, ferme et patiente.

Le Père Marie ne recule pas devant l'impossible. A chaque pas, il touche l'assistance du ciel dans ses entreprises. Ce qui, pour d'autres, serait témérité, n'est pour lui qu'une simple et confiante marche en avant. L'âme de son frère, constamment tournée vers Dieu, sonde et mesure, des hauteurs sereines qu'elle habite, la portée de ce qu'il lui appartient de régir.

Avec des nuances différentes, tous deux sont animés d'une confiance sans bornes ; ils voient se dresser devant eux toutes les difficultés auxquelles se heurtent les œuvres divines, sans jamais succomber à la défiance et au découragement.

Pendant cinquante années, consacrées depuis sa conversion au service de Dieu et de l'Église, le R. P. Théodore a rempli un ministère des plus actifs. Infatigable prédicateur de l'amour de Dieu et de la charité fraternelle, directeur éclairé autant qu'apprécié, auteur ascétique aussi onctueux que solide, instituteur et régulateur de la vaste Archiconfrérie des Mères chrétiennes, il a reçu, en outre, à titre de Fondateur, une mission qui, par son objet, est distincte de toute autre.

A la Congrégation religieuse, formée presque à son insu sous sa direction, il a donné le beau nom biblique de *Notre-Dame de Sion* qui caractérise exactement son but spécial : ramener au bercail les brebis perdues d'Israël. Mais si l'on a dit justement du fondateur qu'il fut un « apôtre universel » on peut, proportion gardée, le répéter de l'Institut ; tout en se dévouant à l'œuvre de régénération qui lui est propre, il embrasse, avec non moins de

zèle, tous les ministères de charité compatibles avec sa mission particulière.

Le R. P. Théodore eut tout d'abord pour auxiliaires un groupe d'Alsaciennes d'un grand mérite, d'un héroïque dévouement à l'œuvre d'abnégation et de sacrifice à laquelle il les conviait. Ce fut en premier lieu la Mère Sophie Stouhlen, veuve d'un intendant militaire de Strasbourg ; la Mère Louise Weywada, qui lui succéda comme Supérieure générale ; la Mère Rose Valentin, l'aînée d'une famille bien connue dans la capitale de l'Alsace ; la Mère Émilie Lagarmitte, et tant d'autres, également Strasbourgeoises. Aussi le P. Ratisbonne pouvait-il dire un jour, avec raison, à Mgr Raess : « Sion, Monseigneur, est une Alsacienne. »

Jamais, malgré les 48 ans d'oppression allemande, l'élément alsacien n'a cessé d'être dignement représenté à Notre-Dame de Sion. Puisse-t-il y garder cette position traditionnelle, y croître même, pour répondre aux besoins des temps nouveaux !

Ce fut toujours un grand chagrin pour le P. Théodore de ne pouvoir suivre ses filles dans les vastes champs d'activité ouverts à leur zèle.

Tandis qu'il demeure au centre de la Congrégation pour y tenir le gouvernail, le P. Marie se consacre tout entier à la Ville Sainte, devenue pour ainsi dire son apanage. Il arrive à Jérusalem en 1855 ; les sacrifices y marquent chacun de ses pas ; pendant trente ans, il lutte contre des obstacles sans nombre. Pour arracher à l'infidélité les ruines du Prétoire de Ponce Pilate, pour soustraire à l'influence du schisme et de l'hérésie les pauvres enfants de la Terre Sainte, il parcourt l'Europe à maintes reprises et sollicite les secours que réclament ses créations bienfaisantes.

Il s'est usé à ce dur métier ; mais il a eu la consolation d'élever, sur la *Voie Dououreuse*, une splendide Basilique au divin Roi couronné d'épines, et de recueillir une multitude d'enfants qui, dans ses trois orphelinats, reçoivent encore aujourd'hui, par le bienfait d'une éducation chrétienne et d'une instruction

intelligente, la meilleure sauvegarde contre les périls auxquels ils sont exposés.

L'histoire des Pères Ratisbonne est une histoire réconfortante — et qui n'a besoin d'être réconforté?... — Leur volumineuse correspondance ne l'est pas moins, surtout celle du P. Théodore, si fine, si variée, si débordante d'amour et de charité.

A ceux qui seraient tentés de désespérer du salut de la patrie, il dira : — « Non, la France ne périra pas ! A côté du mal pour lequel elle est châtiée, que de bien elle a accompli ! Que d'œuvres charitables elle a enfantées ! Que d'innombrables missionnaires elle a disséminés sur toutes les plages ! Quelle multitude de servantes de Dieu, nées sur le sol français, ont rempli l'univers des merveilles de leur dévouement !<sup>1</sup> »

— « Il ne faut jamais désespérer, écrit-il aussi, ni du cœur de l'homme, ni du cœur de Dieu. Dans l'homme de bonne volonté, il y a des ressources immenses ; et en Dieu, dans la volonté de Dieu, il y a des miséricordes infinies. Cramponné à ces deux inébranlables vérités, j'espère ; et j'espère, comme Abraham, contre toute espérance ; et j'espère toujours comme Job, lors même que je serai mort<sup>2</sup>... »

*Pax et gaudium* semblait être la devise du saint prêtre. « Conservez un cœur paisible et un visage riant, disait-il à l'une de ses filles. Que les peines ne vous causent point d'amertume et ne vous arrachent pas de plaies ; mais soyez comme un arbre qui sait plier à propos ses branches, et qui, sur ceux qui lui jettent des pierres, laisse tomber des fleurs et des fruits parfumés.<sup>3</sup> »

Seule la charité de Jésus-Christ peut opérer des prodiges tels que ceux dont fut remplie la vie des deux apôtres d'Israël. Leurs

---

1 *Recueil des homélies* faites en la fête du Cœur-Sacré de Jésus 27 juin 1919.

2 Lettre du 23 juin .1853 à M. l'abbé Achon, vicaire général de Strasbourg.

3 *Petits avis* adressés à Mlle Émilie Lagarmitte.

actes, plus encore que leurs paroles, n'ont été que le développement d'une pensée souvent exprimée par le R. P. Théodore :

— « Dieu ne nous a donné un cœur immense que pour aimer et faire aimer Celui qui est l'immense amour. »

PARIS,  
*En la fête du Sacré-Cœur de Jésus.*  
27 juin 1919.

Les pères Ratisbonne  
et  
Notre-Dame de Sion

---





# CHAPITRE PREMIER

## LA FAMILLE

### 1727-1825

DANS LA VIEILLE CITÉ DE DRUSUS, STRASBOURG, au nom si cher à la France, vivait à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, une famille israélite, riche et bienfaisante, celle de Théodore Cerfbeer, dont le peuple a longtemps gardé la mémoire sous le nom de « grand père Cerfbeer<sup>1</sup>. »

Né, en Hollande, en 1727, il s'était établi en Alsace où ses qualités éminentes lui avaient acquis une prépondérance incontestée. La disette qui sévit en 1774 lui donna lieu de rendre les plus grands services au pays et de déployer, avec la célérité dans l'action, une énergique persévérance et une parfaite honnêteté dans le choix des moyens. Les hauts dignitaires des États voisins firent de lui leur conseiller de commerce. Louis XVI le créa directeur général des approvisionnements de l'armée, puis lui accorda, avec des lettres de noblesse, l'autorisation de venir propriétaire dans toute l'étendue du royaume.

Mais ni la richesse ni l'influence ne pouvaient distraire cet homme de bien du triste sort de ses coreligionnaires. Pour eux, il avait créé des manufactures qui leur assuraient du travail. C'était l'acheminement vers un but de bien autre importance : celui de mettre fin à l'ilotisme où ils étaient relégués depuis des siècles. Grâce à son invincible persistance, il obtint du roi, en 1787, que Malesherbes fût chargé de mettre à l'étude la question de l'émancipation, et l'édit allait en être rendu lorsque la Révolution

---

<sup>1</sup> V. *L'entrée des Israélites dans la société française*, de l'abbé Joseph Lémann (ESR 2005) où il est largement question de l'ancêtre peu recommandable de la famille Cerfbeer.

éclata. La cause passa aux mains de Mirabeau et des Jacobins ; et après de vifs débats, le décret fut signé le 27 décembre 1791<sup>1</sup>.

— « Il n'y a pas de puissance humaine, a dit Bossuet, qui ne serve malgré elle à d'autres desseins que les siens ; Dieu seul sait tout réduire à sa 'volonté. » Le Seigneur allait élaborer son œuvre de salut au foyer même de l'émanci'partian civile. C'est là qu'il avait élu deux hommes, destinés à préparer l'entrée de leurs frères dans la société dont, le 'Christ est la pierre -angulaire.

Théodore Cerfbeer ne survécut guère au triomphe de la cause qui avait absorbé vingt-cinq années de sa vie. Il mourut en 1793, laissant un nom Bi 'généralement estimé que plus d'une Église confia à ses enfants le dépôt des-vases sacrés pour les soustraire à la -profanation Révolutionnaire ; ce fut aussi dans sa demeure que prêtres et religieux cherchèrent un sûr asile aux jours de la Terreur. A cette hospitalité généreuse, Dieu réservait une magnifique récompense.

Au, cours du XVIIIe siècle une autre !famille israélite, celle des Ratisboune, avait, elle aussi, émigré en Alsace. Deux de ses descendants, Auguste et Louis, s'allièrent aux Cerfbeer par un double mariage ; ensemble ils fondèrent, à 'Strasbourg, une banque dont le succès, basé sur-une loyauté reconnue de tous, s'affirma bientôt par une prospérité croissante.

La femme d'Auguste, Adélaïde Cerfbeer, était aussi distinguée par ses qualités morales que par la grâce et la beauté de sa personne. Elle possédait, avec l'ordre exquis des Hollandaises, une bouté, un charme 'incomparables qui s'exerçaient pour le bonheur de tous.

Dieu lui donna dix enfants : six fils et quatre filles. Le second de ses fils fut le R. P. Marie-Théodore, et le plus jeune, le RP. Marie-Alphonse, tous deux prévenus de bénédictions qui

---

1 Voir : *Vie du T. R. Père Ratisbonne*, Poussielgue 1903, I, p. 11 et suiv.

devaient, comme pour Joseph, fils de Jacob, « surpasser de beaucoup celles de leurs pères. ».

Théodore vint au monde le 28 décembre 1802, dans la maison Muller, rue Sainte Elisabeth à Strasbourg. Sa mère, trop faible de santé pour le nourrir elle-même, dut confier cette mission à une paysanne alsacienne, Mey, rigide protestante, qui resta jusqu'à sa mort attachée au service de la famille. Théodore lui était particulièrement cher, Elle le berçait -au Chant d'une ballade demeurée inséparable de ses souvenirs d'enfance. Il aimait à rappeler la mémoire de cette excellente femme, et l'émotion avec laquelle, bien des années plus tard, elle le revit portant la soutane. interdite par la gravité du séminariste, elle se tenait muette en sa présence, osant à peine le regarder, lorsque, après avoir un peu joui de son embarras, il s'écria tout souriant : Mey !... et tendit les bras à la vieille Alsacienne qui s'y jeta, fondant en larmes.

Théodore assurait avoir eu conscience de ses impressions dès la petite enfance, Il racontait comment il cherchait à se rendre compte de ce qui se passait autour de lui ; il disait la tendresse qu'éveillait en lui la vue de sa mère penchée sur son berceau, et aussi l'étonnement de sa propre présence au milieu de toutes choses. Son tempérament était doux ; son caractère s'annonçait calme et réfléchi, et contrastait avec l'agitation parfois bruyante de ses frères et sœurs. La bande joyeuse n'aimait rien tant que de s'emparer de quelque chambre vide où, moyennant certaines altérations de costumes, on simulait la scène, ses acteurs et ses décors. Cela se terminait toujours par un duel, à moins que Mey, très opposée à ces jeux, n'apparût tout à coup. C'était alors un sauve-qui-peut général, dans lequel les derniers à s'échapper étaient punis pour les autres.

Il fallut bientôt songer à envoyer les aînés dans une institution fort en vogue, où les enfants de la classe riche se rencontraient chaque jour pendant quelques heures. On les y conduisait munis d'un panier contenant l'alphabet, le goûter et le tricot obligatoire, car le programme ne comportait aucune divergence entre petits

garçons et petites filles. Les uns et les autres, dans cette institution, n'apprenaient qu'à lire et à écrire. Théodore en sortit dès qu'il eut acquis cette double science.

Il sembla n'apporter que peu de goût et d'entrain aux études durant les années qui suivirent. Sa pensée était absorbée par un ordre de choses qu'il ne pouvait se définir à lui-même. Il avait environ douze ans lorsque, pressé par un désir de solitude peu ordinaire à cet âge, il essaya de s'isoler du monde en quittant Strasbourg. Sa tentative ne le conduisit pas au delà de la citadelle, près de laquelle, muni de quelques provisions, il s'arrêta pour préparer son repas du soir. La flamme du foyer improvisé trahit sa présence ; aperçu par la sentinelle qui veillait aux remparts, il fut reconduit à ses parents, très alarmés de son absence.

Voici comment, au début des *Souvenirs* dictés dans son extrême vieillesse, il se reporte vers ces mêmes années :

— « Je fus élevé, sinon dans la religion, du moins selon les traditions et les mœurs judaïques. Je ne reçus d'ailleurs d'autres principes moraux que les exemples d'une mère vertueuse, d'autres leçons dogmatiques que celles de la foi en un Dieu unique, objet exclusif d'adoration et de crainte, jusqu'à la venue du Messie attendu pour ramener en Judée notre nation triomphante. Dans ma simplicité enfantine, j'espérais en effet ce Messie et je désirais son avènement. Mais plus tard, ne pouvant comprendre ni pourquoi il devait venir, ni pourquoi il ne venait pas, et me trouvant fort bien du reste sur le sol natal, je n'attachai plus d'importance à ce dogme. »

Au sortir du lycée de Strasbourg, Théodore, qui avait alors treize ou quatorze ans, fut placé avec un de ses frères dans une pension de Francfort où étaient élevés les enfants des familles israélites les plus opulentes. — « J'étais malheureux, dit-il, au milieu de cette réunion peu disciplinée. Je souffrais d'un indicible mal du pays. On ne nous donnait d'ailleurs aucune instruction religieuse ; on se bornait à, nous apprendre à lire en hébreu, mais,

jamais il n'était question de Dieu. Toutefois ; une intime attraction, me portait, au recueillement ; et, bien souvent je fus saisi d'un profond esprit de-prière.... »

Théodore avait, passé, environ deux ans à Francfort, quand sa mère le ramena à Strasbourg ; elle chargea des professeurs de lui : faire compléter ses études par des leçons particulières.

Cependant les années, en se succédant, avaient accru la fortune et le luxe de la famille. Elle quitta, à. cette époque, la demeure quelle occupait, pour habiter, non loin de la place. D'Armes, une grande et belle maison, dan laquelle tout était somptueux.. La. Synagogue n'était pas insensible à cette prospérité dont l'éclat rejaillissait en considération et en influence. Sur toute la, corn communauté israélite.

Quant à Théodore, indifférent, aux plaisirs factices, que procurent, les richesses et les réunions mondaines, il leur préférait la nature, les vastes horizons les pittoresques paysages de la Suisse, l'exploration de ses montagnes, l'ascension des rochers où le léger chamois avait pu seul le devancer... Son mépris du danger revêtit en plusieurs rencontres, des formel téméraires, capables de compromettre sa vie, si cette vie n'eût été spécialement gardée de Dieu.

Ses convictions mosaïques ne s'étaient pas affermies, il avait secoué le joug des, observances religieuses ; d'autre part, il était fatigué des études, conséquences, d'un enseignement qui ne lui avait exposé, que des effets sans cause, des événements sans moteur, et, sans but ; son père prit alors la détermination, de l'envoyer à Paris, dans la maison Fould., pour qu'il fût initié aux affaires de banque.

— « Les Fould étaient d'anciens amis de mes parents raconte Théodore. Je vivais au milieu d'eux comme un enfant de la famille ». Mais la seule pensée de travailler par intérêt lui était antipathique. D'ailleurs il jouissait en quelque sorte d'un crédit illimité. — « Je n'en ai jamais abusé, ajoute-t-il, car je ne donnais

rien aux plaisirs. J'étais libre sans surveillance, sans direction, sans religion ; je ne faisais d'autre dépense que celle de quelques professeurs qui, venaient me donner des leçons d'anglais, et de musique. J'étais entouré de séductions ; mais je ne sais comment j'en ai été préservé. Je me trompe, en disant que je n'avais pas de Religion ; j'en avais une : c'était la souvenir de ma mère ! »

Cette mère, en qui se personnifiait pour lui le type de la beauté morale, et dont l'intelligence, les vertus, la ferme tendresse avaient laissé dans, son âme une empreinte ineffaçable ; sa mère dont la pensée restait sa plus sûre égide, était sur le point de-lui être ravie, sans qu'il fût auprès d'elle pour recueillir, son dernier soupir. Mme Auguste Ratisbonne mourut jeune encore, à Strasbourg, le 8 décembre 1818, enlevée par une maladie rapide : Théodore avait seize ans. — « C'est l'âge, écrivit-il longtemps après, où le fils commence seulement à comprendre le prix d'une mère ; car, tant qu'il est enfant, il l'aime instinctivement ; mais le jeune homme l'aime avec motif, avec conscience ; et à, son amour se joint une estime singulière, une confiance sans bornes<sup>1</sup> »

L'intensité de sa douleur fut telle, qu'il faillit ne pouvoir se remettre du choc qu'il en reçut. Il perdait ce qu'il avait de plus cher ; il envisageait pour la première fois le redoutable problème de la mort et l'incertitude de ce qui la suit. Les jours et les semaines s'écoulaient pour lui dans une amère désolation. — « J'étais inconsolable, dit-il, de n'avoir plus personne à qui donner le nom de mère. Combien, à cette époque, une parole religieuse m'eût été nécessaire ! Mais je ne connaissais aucun homme, aucun livre qui pût m'instruire des choses divines. J'aurais fui avec aversion quiconque m'aurait parlé du christianisme, que je regardais par préjugé comme une idolâtrie. Quant au judaïsme, j'en étais désabusé ; et la Synagogue me paraissait une barrière entre Dieu et moi. »

---

1 R. P. Ratisbonne, *Rayons de vérité : La Maternité chrétienne.*

Pour trouver un apaisement, — « j'eus l'idée, continue-t-il, de prendre un professeur de religion. Un jeune rabbin modernisé venait deux ou trois fois par semaine m'expliquer tant bien que mal la signification des cérémonies hébraïques... Ces enseignements ne me laissèrent pas la moindre impression, sinon que, par acquit de conscience, je lisais tous les jours de longues prières en hébreu pour ma mère. »

Deux ou trois années se passèrent ainsi, après lesquelles M. Fould, inquiet de la tristesse persistante du jeune homme, crut devoir conseiller à son père de le rappeler auprès de lui. Théodore revint à Strasbourg, ne connaissant pas beaucoup plus les affaires qu'avant son départ. Le succès du commerce le touchait peu. Cependant la banque étant la carrière qu'on avait en vue pour lui, il dut entrer dans celle de sa famille. Mais bientôt il s'aperçut que son oncle ne le voyait pas avec plaisir, il sentit son initiative entravée et, pour y faire diversion, il se tourna vers les lettres.

— « Je lisais des romans, dit-il, je faisais des vers, et même je commençai une tragédie que je conduisis jusqu'au troisième acte. À mesure que mes goûts littéraires s'enflammaient, mon éloignement des affaires augmentait. Je ne saurais vous dire ni comment ni d'où m'est venue l'antipathie que j'ai toujours éprouvée pour l'or et l'argent. Sous ce rapport, je n'ai jamais été Juif. Je ne me plaisais à faire quelques économies que pour les donner aux pauvres. »

Enfin, se sentant incapable de supporter plus longtemps la nullité à laquelle il était réduit, Théodore pria son père et son oncle de lui permettre de quitter les bureaux. Son intention était de faire son droit et d'arriver à la profession d'avocat. On lui en accorda la permission avec un sourire d'incrédulité.

Toujours hanté par le contraste entre les illusions du plaisir et les réalités de la mort, le jeune homme en était venu à conclure qu'il convenait d'embrasser un genre de vie rude et stoïque, et il voulut donner à la sienne tous les caractères préconisés par les

philosophes païens. Il quitta la ville et alla demeurer seul dans une petite campagne alors isolée, la Robertsau, près de Strasbourg, où un serviteur de la maison paternelle venait de temps en temps lui apporter ce qui devait suffire aux repas de la semaine. Ses frères et ses amis se liguèrent parfois pour l'arracher à sa retraite ; il avait à résister tantôt à leurs joyeux assauts, tantôt aux attaques nocturnes au moyen desquelles ils espéraient, par la frayeur, le forcer à retourner au milieu d'eux. Théodore restait inébranlable.

Sans cesse ramené à scruter le pourquoi de la vie humaine, il pressentait vaguement un mystère caché. Il entendit parler de la franc-maçonnerie et demanda l'affiliation avec la bonne foi d'un ardent néophyte. Mais aucune voix ne répondit à son besoin de savoir. — « J'étais cependant très-assidu aux séances de la loge, écrit-il, et j'eus même l'honneur d'être placé parmi les cinq lumières de ces obscures assemblées. » En définitive, ce qu'il recueillit, du contact avec la secte, après certaines épreuves dont il pénétra la supercherie, fut la constatation de fréquents recours à sa bourse.

Il résolut alors de concentrer ses investigations sur la philosophie et la science ; qu'il considérait désormais comme la seule chose nécessaire. Il se mit à lire avidement Rousseau, Locke, Voltaire, Volney, Bolingbroke ; et ces lectures desséchèrent les dernières racines des croyances traditionnelles dont il avait conservé les débris.

— « J'étais las de moi-même et de mes vaines théories, dira-t-il plus tard. A force de raisonner sur le bien et le mal, et sur le problème de l'univers, j'étais devenu, sinon athée, du moins sceptique au dernier degré....

— « Dans quel abîme étais-je tombé !

— « Durant une nuit que je passai, dans le jardin, après une longue contemplation des étoiles, je m'étonnai d'avoir pu supposer que tant de magnificences se fussent produites spontanément ; et à la vue de ces innombrables armées qui se



mouvaient sur ma tête, je compris qu'une puissance intelligente avait dû les former et présider à leur marche harmonieuse. Cette pensée traversa mon esprit sans me convaincre ; et dans ce moment plein d'angoisse, faisant appel au Dieu de mon enfance, je m'écriai dans, toute l'amertume de mon âme : — « Ô Être mystérieux, Créateur, Seigneur, Adonai ; si tu existes, aie pitié de ta créature. Montre-moi le chemin qui, conduit à la vérité, et je te jure de lui consacrer ma vie ! »

Dieu sans doute n'était : pas loin du cœur droit qui l'appelait avec tant de véhémence.

Cependant, au milieu de ces perplexités, les études de Théodore n'avançaient pas. Avec l'agrément de son père, il prit la résolution de les poursuivre à Paris, espérant d'ailleurs trouver, dans l'enseignement des professeurs les plus célèbres, la lumière dont son esprit était avide.

Il quitta Strasbourg vers la fin de 1822 et prit son logement dans un hôtel du Quai-aux-Fleurs. Maître de lui-même, très exalté dans ses opinions libérales, fréquentant avec d'autres étudiants le Théâtre français qu'on lui recommandait comme une école de déclamation et de diction, il se sentait devenir aussi mondain que possible sans toutefois cesser de prouver par sa conduite — « que la piété filiale, aussi longtemps qu'elle subsiste est, en l'absence de la religion, la plus sûre gardienne de la conscience. »

Des distractions non moins brillantes lui étaient offertes par la société israélite... — « Mais au sortir des plaisirs qui morcelaient mes journées, dit-il, je retombais sur moi-même dans le vide et dans une insurmontable tristesse. Bientôt une singulière tourmente s'empara de moi. Une voix intérieure d'une force extraordinaire, me criait sans cesse : — « Il faut quitter Paris. » Je luttai énergiquement contre cette étrange impulsion. Outre les motifs qui avaient déterminé mon récent départ de Strasbourg, des raisons d'amour-propre m'empêchaient d'y rentrer. Mes amis se moqueraient de mon inconstance ; et je m'exposais au ridicule

en retournant si tôt dans ma famille, à laquelle j'avais fait mes adieux pour longtemps. Enfin, rien ne justifiait mon retour, mais ma conscience l'exigeait impérieusement. A toutes mes résistances, une voix implacable ne répondait qu'un mot : Strasbourg !

— « L'impulsion devint irrésistible ; je partis donc ; et, je dois le dire, j'en étais confus. Mais le moment était venu où la Providence allait s'emparer plus visiblement de la direction de ma vie. Les peines et les mécomptes m'avaient rendu plus souple ; et j'étais dans l'état désespéré d'un homme qui, après s'être longtemps débattu sous la main bienfaisante tendue pour le sauver, la saisit et se laisse arracher à la mort. »